

Maurice Berger: «Aux origines de la violence contre l'homme occidental»

écrit par Antiislam | 6 janvier 2021



Alexandra Bechoux

Hier, à 01:13 · 🌐

De l'aide à l'anse des sables très vite :

Reçu de Nath Laborie...

MARIGOT ANCE DES SABLES

VOILA LE DERNIER MESSAGE QUE JE RECOIS A NOW

J ai eu Titi tout est ravage elle ne sait pas pour ton apprt

Toute la,partie rdc de son cote plus rien pareil pour certains apprt cote piscine. 2eme etage les murs interieurs ne font plus qu'un de l apprt 96 au 3 suivants Le mien tiens encore mais remontee dans les wc les studios ne sont plus habitables

Elle pense que l immeuble va etre evacue, il y a des pillages les jeunes sont masques et armes ils passent par les rdc et montent dans les etages defoncent les portes et disent dehors les blancs

Elle dort avec un couteau, il n y a plus de police elle attend les secours avec impatience

Vu par IR à 22:50

FIGAROVOX/TRIBUNE – Le pédopsychiatre Maurice Berger, qui travaille dans un Centre Éducatif Renforcé, estime que la virulence des thèses postcoloniales découle en partie des violences familiales et éducatives dont sont victimes de trop nombreux jeunes dans les quartiers.

Maurice Berger est pédopsychiatre, psychanalyste, ex-professeur associé de psychologie de l'enfant. Il travaille en Centre Éducatif Renforcé et enseigne à l'École Nationale de la Magistrature. Il a publié, Sur la violence gratuite en France. Adolescents, hyperviolents, témoignages et analyses

(*L'Artilleur*, 2019).

Le titre du livre de Pascal Bruckner, «*Un coupable presque parfait. La construction du bouc émissaire blanc*», et l'utilisation du terme «*privilège blanc*» par le Président Macron lors d'un entretien, m'incitent à évoquer un processus peu mentionné bien qu'essentiel: les personnes qui font la chasse à l'homme blanc, en tout cas en France, ont peut-être été victimes, mais elles se trompent de coupable.

Berger,

Ce mouvement idéologique, comme tous les autres, a des figures de proue «*théoriciennes*», qui peuvent éventuellement prendre une identité de justicier(e)s et/ou de victimes professionnelles (disons «*professional victims*» pour être mainstream) même si leur parcours de vie n'a pas été semé d'obstacles.

Si leur premier relais, ce sont les étudiants dont la jeunesse enflammée et l'immaturation les amènent à rechercher des injustices à réparer, le dernier niveau, l'élargissement aux supposées victimes réelles que les «*théoriciens*» mobilisent et haranguent dans les manifestations, me semble être d'une autre nature.

Pour ces supposées victimes, non blanches par définition, mon hypothèse, qui repose sur ma pratique de clinicien, est que la colère contre l'homme blanc est en réalité le déplacement d'une colère qu'il est interdit d'exprimer contre l'homme du pays d'origine, père, mari, ou frère aîné. Il y a des cultures où il est interdit, à vrai dire littéralement impensable, de critiquer ses parents, surtout son père.

Le faire, ce serait perdre le lien avec son groupe familial,

être «excommunié», en clair renoncer à une partie de son identité.

Une caractéristique des cultures d'origine des personnes qui critiquent l'homme blanc : l'éventualité d'un fonctionnement patriarcal violent

Les personnes d'origine occidentale ne mesurent pas l'effort et la solidité interne qu'un tel positionnement nécessite, la douleur et l'angoisse que cela génère.

Certains font ce choix et au cours des entretiens que j'ai avec eux, ils m'expliquent considérer notre société comme salvatrice pour leur devenir et vouloir éviter de telles épreuves à leurs enfants.

Pour les autres, l'homme qui sera accusé de tous les maux, ce sera l'homme blanc.

Pourquoi?

De quelle colère déplacée s'agit-il? Dans le Centre Educatif Renforcé où je travaille comme pédopsychiatre et qui reçoit des adolescents délinquants et violents majoritairement issus de l'immigration, Malik*, 16 ans, déclare:

«Tu n'imagines pas à quel point mon père frappe fort, quand il te gifle ça te décapite».

Cette phrase, prononcée avant l'assassinat de Samuel Paty, n'est pas une critique, mais un constat, et le «projet de vie» de ce mineur est d'aller vivre chez ce père plusieurs fois condamné, qui ne s'est jamais occupé de lui, et qui n'a rien à lui proposer comme cohérence éducative.

Sakina*, toujours dans ce Centre éducatif, me dit:

«j'ai été massacrée, mon père me défonçait à coups de pieds,

de poings, de gifles, il me tirait les cheveux» ;

elle n'émet aucun reproche et elle aussi est en admiration devant cet homme non critiquable.

Et quatre ans d'entretiens sont nécessaires pour que Djamila*, 45 ans, parvienne à se formuler qu'il n'est pas normal qu'elle ait été elle aussi élevée de la sorte.

Heureusement, seule une partie des familles issues de l'immigration est concernée par de tels processus ; mais ceci attire l'attention sur une caractéristique des cultures d'origine des personnes qui critiquent l'homme blanc : l'éventualité d'un fonctionnement patriarcal violent, en particulier sur les femmes, mais aussi sur les enfants. En témoignent, que ce soit au Maghreb ou dans l'Afrique sahélienne, la fréquence des violences conjugales, des mariages «arrangés» parfois à 13 ans au Sahel, l'inégalité successorale, l'impossibilité pour une femme de circuler seule à pied à certains endroits sans être insultée sauf si elle se rend à son travail, la difficulté de faire condamner l'auteur d'un viol, l'impossibilité pour un adolescent de s'opposer à son père, etc.

Je propose aux hommes blancs de penser au chemin qu'ils ont parcouru sur le plan sociétal, légal, personnel, et de refuser d'endosser une honte qui ne leur est pas desti

À l'opposé, au fil des siècles, l'homme blanc a progressivement renoncé au pouvoir que lui donne sa force physique sur la femme et sur l'enfant.

En témoigne une succession de lois qui vont de la suppression des lettres de cachet à l'égalité des droits dans le domaine de l'autorité parentale, la facilitation du divorce, la loi sur les violences faites aux femmes, la légalisation de l'IVG, la loi de 2016 sur la protection de l'enfance.

Et dans le domaine des mœurs, de l'habillement par exemple,

l'acceptation que les jupes s'arrêtent au-dessus du genou pour ceux qui se souviennent de cette période-à comparer à l'imposition du voile, etc.

Pour chacune de ces dispositions, il a fallu vaincre des résistances, et tout est loin d'être parfait dans notre pays, en témoignent des accusations d'harcèlement sexuel.

Mais ce mouvement existe réellement, sans retour possible.

Les personnes qui ne parviennent pas à sortir du lien incritiquable qu'elles ont avec l'homme violent et dominateur de leur famille, de leur culture, se considèrent comme des victimes, mais sans se permettre de se représenter de qui elles sont victimes.

Et elles vont déplacer l'origine de ce sentiment sur la société occidentale et sur l'homme blanc.

Dit autrement, ce qui est insupportable chez l'homme blanc, c'est qu'il ne cherche plus à soumettre le et la plus faible, ce qui déclenche une envie féroce à son encontre.

«Ce respect de ma personne, je ne l'ai pas eu, j'en ai été privé(e), j'en éprouve de la rage, alors je détruis, et j'attaque la société blanche en général».

Je propose aux hommes blancs de penser au chemin qu'ils ont parcouru sur le plan sociétal, légal, personnel, et de refuser d'endosser une honte qui ne leur est pas destinée. Au contraire, il est à leur honneur d'avoir accepté de renoncer à leurs privilèges.

**Les prénoms ont été modifiés.*

<https://www.lefigaro.fr/vox/societe/maurice-berger-aux-origines-de-la-violence-contre-l-homme-occidental-20210105>